

Didier Laroque, *L'Œuvre de Napoléon*, Éditions du Rocher, mars 2021.

Le livre de Didier Laroque n'est pas de ceux que l'on lit, mais bien davantage de ceux que l'on fréquente. C'est que le thème central de l'ouvrage, sous couvert d'une enquête sur un secret de l'Histoire, n'est autre que l'énonciation comme telle.

Un homme décide que l'on peut préférer l'énonciation à l'action. Un poème que Napoléon aurait composé, nommé *Braise*, car c'est le premier mot qui figure sur ce que l'on en aurait retrouvé, va mettre en branle chez un homme déjà fort âgé le goût de la juste formulation des choses.

Ce que démontre Didier Laroque avec ce livre où l'énonciation est chaque fois primordiale, n'est autre que ceci : l'on fait du rien qu'est l'être, du vide que l'on est, la plénitude même du sujet qui doit advenir au plus intime de soi. Savoir sortir de soi-même, de son égo et de ses miroirs déformants, telle est la leçon.

Rendre compte d'une telle lecture est probablement une des choses les plus difficiles qui soit et la raison tient probablement à cette perfection de la langue qui traverse tout du long le livre. Peut-être aussi au fait que d'une telle énonciation, qui énonce l'énonciation elle-même, eh bien il n'y aurait littéralement rien à dire. Le fondement de l'énonciation nous est en effet donné en acte, en nous exposant le dénuement du moi qui y est nécessaire, et en faisant porter au sujet du langage la charge de nous prouver que tout fondement repose sur un sans-fond, tout bonnement car l'essence du sujet n'est autre que de représenter un signifiant pour un autre signifiant. Dit autrement, c'est le vide qui rend possible l'énonciation, et, par suite, tout énoncé. Si l'on peut prouver le mouvement par la marche, eh bien Didier Laroque nous prouve, avec ce livre si particulier, tellement atypique, que l'énonciation est dans l'acte de l'écriture elle-même.

La langue est classique, mais singulière. Elle est de ce fait très particulière, puisqu'elle est en ce sens tout à fait moderne. Ce troisième roman de Didier Laroque est incontestablement le plus intimiste des trois. Entre les lignes, c'est une sorte de métapsychanalyse dont il s'agit. Pas la psychanalyse déguisée de l'auteur ou du narrateur, mais la psychanalyse de la psychanalyse. La démonstration qu'au sein du langage lui-même il est possible de « faire advenir le sujet là où ç'était ». Voilà ce qui aura été réussi à travers l'acte même de l'écriture de ce qu'il est difficile de qualifier de roman, tant il s'agit ici de bien plus que de cela.

La langue dont Didier Laroque fait usage est singulière et pourtant classique, elle est travaillée dans sa matérialité jusqu'à la plus fine sonorité possible, jusqu'à la plus juste des harmonies. Trouver la bonne mesure, c'est de cela qu'il aura s'agit pour chaque paragraphe, pour chaque phrase, pour chaque mot. Il s'agit tout du long d'un

sublime poème en prose. Chaque mot est pesé, chaque phrase ciselée, chaque paragraphe touche à l'harmonie. La matière de ce livre est bien plus que le langage comme tel, c'est bien plutôt, et la chose est tout à fait inédite, de chaque fois trouver la plus juste énonciation. Énoncer l'énonciation, ni plus, ni moins.

Ce livre est aussi une épopée du surgissement de l'être, mais qui passe par le dénuement, un dénuement des plus éprouvants, mais qui seul permet l'advenu du sujet. La réussite si difficile – et si rare dans la littérature contemporaine – du passage du singulier à l'universel.

Ce roman est un roman sur l'énonciation. Il est, à l'extrême, la monstration de l'énonciation comme telle. Tout repose sur le lien entre la sonorité matérielle du signifiant et les affects qu'elle permet de faire naître. L'on assiste là, sidéré, lisant et relisant le texte, à une véritable alchimie, où enfin l'on aurait réussi à faire passer du signifiant dans le réel, et du réel à travers le signifiant, sans en passer par les illusions – l'imaginaire et ses semblants – du sens et des significations.

L'histoire, l'intrigue, si elle est captivante, n'en est pas moins un prétexte. Didier Laroque aurait pu nous raconter une tout autre histoire. L'effet aurait été le même. C'est de toucher au réel dont il aura s'agit, et en court-circuitant le sens et ses mirages. D'où son éprouvante lecture, qui nous laisse devant une liberté périlleuse, que l'on sait pouvoir saisir à son tour, mais devant laquelle l'on recule. Tout le monde ne peut pas se passer de l'imaginaire (sens et significations adressées à autrui et où règnent les jeux de reconnaissance et les névroses) et basculer ainsi dans une vie pure de l'esprit (faîte de réel et de symbolique en prise directe, sans autre forme de médiation), tout en évitant la folie qui toujours alors rode, proche, si proche.

Ce livre est aussi la phénoménologie, en filigrane, de l'être qui parvient à faire que de là où ç'était – corps et pulsions – advienne le sujet, l'énonciation même. La leçon est que non seulement il faut absolument parfois totalement délaisser l'égo, apprendre à sortir de soi, mais que cela est tout à fait possible. La voie est Une, et c'est celle de la sublimation sous sa forme la plus pure, celle du poème, celle de l'énonciation comme énonciation.

L'énonciation de l'énonciation en acte : telle est cette *Œuvre de Napoléon*.

Nul doute que ce troisième livre devrait rendre son auteur célèbre – c'est-à-dire en faire un sujet qui viendra un jour prendre place dans la Bibliothèque universelle.

Ce livre est tout de même une histoire qui nous est contée. Celle d'un homme qui découvre l'énonciation par-delà l'énoncé. L'histoire d'un homme qui a passé trop de temps à énoncer ce que l'on attendait de lui, et qui s'aperçoit que tout cela fut vain. À la fin de sa vie, ayant atteint la pleine maturité, il fait enfin un choix. Le seul choix qui soit digne, et où la volonté pleine et entière est seule en jeu. Vivre avec une seule et unique obsession, la seule qui vaille : laisser advenir la plus juste des énonciations.

C'est donc aussi tout de même d'une sorte de psychanalyse dont il aura s'agit pour le narrateur. Mais précisément, cela reste tout à fait caché. Le secret, dans l'ouvrage, a une place importante. Comme lorsqu'il s'agit de psychanalyse. Le secret d'une vie intime aura toujours été tout autre que ce que les autres auront perçu de celle-ci. Si « je est un autre », si nous ne coïncidons jamais réellement avec nous-même, seul le vide qui permet l'énonciation, et qui est tout sauf le rien, doit nous requérir.

Ce livre a eu des effets sur ma propre langue, sur mes émotions, mon ressenti, la manière dont le monde pénètre désormais en moi : ces effets, ineffables, n'en sont pas moins réels.

« Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que je visse
les effets des imaginations que je viens d'avoir. »

Citons pour appuyer nos dires deux passages qui auront touché au cœur même l'être parlant que nous sommes :

« Je dépliai l'assise étroite de ma canne-siège, le pêcheur lançait sa ligne terminée d'une mouche ; le gazouillement de l'eau et des petits oiseaux faisait l'effet d'une délicate et continue clameur de bienvenue. Je respirais des exhalaisons de résine, des odeurs de terre fertile. S'élevait et se convulsait tout à coup un fuseau d'écailles luisantes hameçonné par Rémi. Les nageoires étaient rouge orangé, l'herbe moussue. »

Ou encore :

« Il faisait beau, je découvrais un paysage de plaines aux villages pierreux ; et, n'étant pas pressé, je me trouvais bien d'être perdu, de cette vacance inespérée. Pouvais-je mieux employer l'après-midi que par une flânerie ? Je roulais à petite vitesse. J'aimais les arbres violets, ceux d'un blond verdâtre ; les champs orange pâle et rosés, vert artichaut, couleur de lentille, gris jaune ; les maisons d'ivoire ajourées d'étroites fenêtres. J'étais vaincu par la tendresse de l'air, la finesse des tons, l'aimable simplicité des formes. »

Comment toucher davantage au réel en se passant du sens et de la signification, et par l'usage de la seule grâce du signifiant ? Cela faisait bien longtemps que je désespérais de pouvoir lire de telles phrases chez un contemporain en langue française.

L'astucieux Didier Laroque nous montre au passage, même si tout cela (je le redis) n'est qu'un prétexte pour provoquer chez le lecteur quelque chose de bien plus profond, que l'Empereur a été adulé pour la partie de sa vie qu'il a totalement ratée. Il voulait être un homme d'esprit, un être spéculatif. Il n'est devenu qu'un homme

d'action. À cette époque, désormais fortement révolue, être un homme d'esprit, tel était le sommet. Le sublime comptait plus que tout. Il fallait faire de sa vie une œuvre – d'où le merveilleux titre choisi par Didier Laroque pour son roman. Désormais nous vivons une époque où l'action l'emporte sur le spirituel. Faire œuvre est devenu gigoter, tourbillonner sur soi-même sans cesse, étant heureux, en bon hédoniste, du vent ainsi brassé, errant, non-dupe, le gras désir en bandoulière. Tout est désormais dans le mouvement. Agir, courir, périr. L'époque a perdu le goût de la spéculation, du silence, du vide qui n'est pas le rien, qui permet de se mettre en disposition de parvenir parfois à faire se conjoindre le réel et le signifiant dans une œuvre plus grande que nous.

Là où Didier Laroque est très fin, c'est qu'il fait l'hypothèse que Napoléon était de son temps. Réussir des conquêtes et jouer à l'homme politique, faire l'homme d'action, fut donc pour lui un cuisant échec. Sa réussite fut son écrit, son poème, *Braise*. Son œuvre poétique malheureusement perdue.

Notons avant de conclure un trait singulier de ce livre : presque tout ce qui a trait à l'existentialisme, à la clinique psychanalytique, aux concepts philosophiques, et qui est toujours très profond, est souvent placé en notes de bas de page. Didier Laroque écrit à la fois un long et magnifique poème en prose, mais il nous livre aussi comme en passant une singulière philosophie à situer probablement entre Schelling et Heidegger, mais là n'est pas la question.

Au fond, et je m'arrêterai ici, Didier Laroque, avec ce livre, aura fait ce qu'un auteur peut faire de mieux, il aura réussi, davantage encore que dans ses précédents ouvrages, à subjectiver son lecteur. Du « peu de sujet » que l'on parvient parfois à être, il aura su augmenter la voilure. Autant dire qu'une telle chose n'a pas de prix.

Nicolas Floury